

UNE VILLE ASSASSINÉE

La retraite douloureuse de l'armée belge entamée le 18 août 1914 connaît aussi de terribles combats dans la vallée du Démer. Aux alentours d'Aarschot (Brabant flamand), c'est la compagnie Gilson, appartenant au 9^e de ligne, qui lutte avec beaucoup de courage pour retarder les Allemands pendant quelques heures. Mais la retraite est inexorable. Dans un livre publié en 1923, le lieutenant-colonel Tasnier et le major Van Overstraeten écrivent : « Le devoir de neutralité ne pouvait nous imposer de risquer, dans une bataille perdue d'avance, l'indépendance du pays. Quoiqu'il en coûtât de découvrir la capitale et la plus grande partie du territoire national, il fallait se résigner à la retraite. La sagesse l'ordonnait. (...) Le 20 août au matin, l'armée de campagne entra à l'intérieur de la ligne des forts d'Anvers. Ces deux jours de retraite avaient suffi pour l'exténuer. Elle était mécontente d'avoir dû céder sans bataille ses positions sur la Gette. Le sentiment de n'être pas soutenue par les armées des puissances garantes affectait son moral. Ce jour-là, la marée allemande déferlait jusqu'à Haecht-Vilvorde-Bruxelles-Nivelles-Gembloux-Andenne; et le IV^e corps de l'armée allemande occupait Bruxelles »⁽¹⁾



La capitale échappe aux destructions et aux massacres, mais pas le Brabant flamand, abandonné par les soldats belges après de rudes combats. A Aarschot, les Allemands se comportent de manière monstrueuse. Entre le 19 et le 26 août, ils détruisent plus de 400 maisons et tuent 173 civils. Des hommes sont abattus dans les rues, d'autres sont pris en otage. Comme ces 75 personnes amenées en convoi devant un fossé au dehors la ville pour être fusillées. Parmi ces malheureux, trois personnes, trois seulement, parviennent à s'enfuir.

Avec André Delsaerdt, un enseignant retraité d'Aarschot qui connaît très bien l'histoire locale, nous nous rendons dans un autre lieu de souffrance. Un monument y a été érigé après la guerre par la veuve du bourgmestre Tielmans qui fut assassiné là, comme son frère, son fils et vingt-six autres civils (petite photo). Il nous raconte aussi ces héros inconnus de la Grande Guerre qui n'auront jamais de médaille. Les Allemands décident qu'un otage sur trois doit être exécuté. Un jeune homme désigné par ce tirage au sort macabre dit à son père de ne pas implorer les Allemands de lui laisser la vie sauve : « Ne demande rien à ces gens, Papa. Ne pleure pas devant eux ». Il nous parle de ce jeune homme de 25 ans, Jan Oostens, qui demande à être exécuté à la place de son oncle parce que ce dernier est le père de huit enfants. Plongés dans les ténèbres, des hommes, des femmes trouvent le courage de ressembler à des anges.

Un rapport de la commission d'enquête belge sur les atrocités commises par les Allemands rapporte aussi des crimes de guerre dont des militaires ont été les victimes : « Un soldat belge, volontaire de carrière au 6^e régiment de ligne, blessé au bras gauche, avait été fait prisonnier par les Allemands le 18 août au matin. Il fut conduit avec vingt-sept autres prisonniers sur la chaussée qui longe le Démer. Deux compagnies allemandes s'y trouvaient. Tous les prisonniers furent chassés devant elles et fusillés. Ceux qui, pour échapper à la fusillade, se jetèrent dans la rivière, y furent tués à coups de feu. Le témoin, à la première décharge, se laissa choir à terre faisant le mort. Un Allemand



Dans le cimetière d'Aarschot où nous conduit André Delsaerdt, les tombes des militaires tombés lors de combats acharnés avec les Allemands font face à celles des civils massacrés par un envahisseur cruel qui ne respectait pas les lois de la guerre. Parmi les héros qui reposent ici, l'un des plus glorieux est un civil de 25 ans qu'aucun monument ne célèbre : Jan Oostens s'est proposé au peloton d'exécution pour sauver la vie de son oncle, un père de famille nombreuse.

s'approcha de lui et voyant qu'il vivait, s'apprêta à l'achever en lui tirant un coup de feu. Un officier intervint, disant qu'une balle était de trop et ordonna de le jeter dans le Démer. La victime parvint à se raccrocher à la branche d'un buisson; appuyant les pieds sur les pierres du fond, il passa la nuit dans l'eau, la tête seule émergeait. Le lendemain, il sortit de la rivière, entra par les jardins dans une maison abandonnée, y revêtit des habits civils et se joignant à des habitants qui fuyaient, parvint à se sauver. Des vingt-huit prisonniers, lui et un autre purent s'échapper.»

Le 9 novembre 1915, le sous-lieutenant Charles Dendale, du 7^e de ligne, est hospitalisé à l'Hôpital militaire Al-

bert I^{er}, créé par la ville de Paris pour soigner les soldats blessés de l'armée belge. Il prend sa plume pour témoigner de l'horreur qu'il a éprouvée au début du mois de septembre 1914 quand il revu Aarschot à l'occasion d'une contre-attaque de l'armée belge : « Le 27^e régiment, débarqué à Heist-op-den-Berg dans la nuit du 8 au 9 septembre, reçut comme premier objectif Aarschot. Tout le long de la route que nous suivons se détachent lamentablement sur le ciel bleu les ruines des habitations détruites par les incendiaires allemands. De ces débris fumants encore se dégage une odeur âcre, spéciale, qui prend à la gorge, oppresse, étreint d'un malaise indéfinissable. On

n'ose remuer les cendres dans la crainte de mettre à découvert des restes calcinés de martyrs, consumés avec tous leurs biens (...). Nous entrons dans la ville, à la suite de l'avant-garde, qui n'a pas rencontré de résistance sérieuse. Ici, ce ne sont plus des ruines isolées, mais un amoncellement de décombres ! Rien n'a échappé à la rage destructive de l'envahisseur. Tout ce qui n'a pas été consumé par la flamme a été saccagé : les étagères vidées, les meubles éventrés, les glaces brisées, les effets jetés en un lamentable tas. Vraiment, on a dû s'acharner des journées entières à coups de bottes, à coups de crosses pour détruire toutes ces choses. Et ce qui étonne, c'est le nombre de bou-

teilles vides qui jonchent le sol, indice de "kolossales" beuveries. Peut-être, en accomplissant leur sinistre besogne, les soldats ont-ils manqué de courage, peut-être ont-ils senti se réveiller au fond de leur âme quelques sentiments d'honneur et de probité, qu'il a fallu étouffer en buvant jusqu'à en perdre la raison. » ■

⁽¹⁾ Cité par Tasnier et Van Overstraeten, « La Belgique et la guerre. Les opérations militaires », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1923.

⁽²⁾ Quatrième rapport belge (17 sept. 1914).

⁽³⁾ Baron C. Buffin, « La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants », Plon, Paris, 1916, pp. 126 et suivantes.